

## PERSONNE, DIASPORA, BARBARIE

Evelyne Guillemeau-Crognier  
Instituto Francês do Porto

La philosophie de l'éducation intervient en première ligne pour instaurer un débat sur le droit d'asile, le droit du sol, la diversité des cultures au sein d'une même nation, l'assimilation ou l'intégration, ou encore la coexistence de communautés différentes, l'égalité en droit des personnes; ce faisant elle rouvre sans cesse le champ de réflexion sur l'interculturalité, domaine que les idéologues de la préférence identitaire auraient tôt fait de déclarer forclos sans la persévérance d'un tel questionnement. La banalisation du discours identitaire, chauvin et xénophobe, en France et ailleurs, oblige à rappeler la visée, plus actuelle que jamais, de l'enseignement philosophique; Gérard Sfez, Directeur de programme au Collège International de Philosophie, écrit à ce sujet dans la *Revue de l'Enseignement philosophique*, de Janvier-Février 1998:

*«L'enseignement philosophique me paraît par lui-même au plus près de ce qui définit l'actualité. Le savoir philosophique est, en effet, de l'ordre d'une praxis [...] Tout dans l'actualité d'une pensée à l'oeuvre, c'est un agir qui est un juger et qui se produit toujours au temps du présent sous la forme du recommencement incessant. Ce qui s'apprend au fil de ses actualités, c'est la capacité de penser par soi-même, c'est l'initiative de penser avec les autres et pour les autres, à leur adresse[...] La pensée est le présent personnellement.»*

La réflexion philosophique pose les conditions de possibilité de l'émergence d'une pensée personnelle en tant qu'interrogation, elle situe chaque individu de manière problématique au sein de sa propre culture.

Quant à la barbarie, loin d'être un manque de culture, ce serait là une définition typiquement ethnocentriste, elle est au contraire la négation de l'appropriation personnelle de la culture; c'est pourquoi la barbarie commence toujours par la négation de la personne, parce qu'elle a comme origine la haine de la différence et de la diversité culturelle. La diversité culturelle donne trop à penser, elle laisse toute licence aux individus de passer d'un code à l'autre, elle incite au dépassement des valeurs particulières. C'est en ce sens qu'elle libère les individus du «joug» de leur culture «d'origine».

Le droit de la libre disposition de soi, reconnu à toute personne, inclut la liberté de se former aux multiples sources culturelles qui n'ont cessé de se croiser au cours de l'histoire humaine; la *Bildung*, pour reprendre le terme hégélien, implique un dépassement de la *Païdéia* grecque vers le cosmopolitisme, même si on peut critiquer le modèle historiciste et hégémoniste de Hegel. Il est clair que l'idée de pureté culturelle est un archaïsme, mais pourquoi revient-elle en force, tantôt parée du masque vertueux de l'érudition, avec le G.R.E.C.E ou le Centre d'Etudes Indo-européennes, tantôt trivialement étalée dans la dénonciation méprisante de la «barbarie» de certaines pratiques rituelles, lorsque B.Bardot s'en prend à la fête de l'*Aïd-El-Kebir*.

L'histoire fournit des «laboratoires d'expérimentation» naturels en produisant des convergences multiculturelles contradictoires, et la contradiction peut même outrepasser les limites du tragique pour basculer dans l'horreur de l'inhumain. Il s'agit de comprendre les mécanismes de l'exclusion, allant jusqu'à la haine génocidaire, pour saisir le caractère pathologique de leurs causes et pour faire apparaître, du même coup, la solution initiale, entendons par-là une solution sans fin parce qu'indéfiniment réitérative; c'est la «collaboration des cultures» dans un espace ouvert à tous.

On peut considérer que la Diaspora juive présente, par une sorte d'effet grossissant, tous les éléments de l'analyse nécessaire avec une particulière acuité. La dissémination dans un espace culturel et géo-politique immense, d'un peuple déterritorialisé, et ce n'est pas une métaphore, servira de paradigme pour comprendre l'opposition paradoxale entre les tendances, de part et d'autres, à préserver la pureté de l'identité culturelle et les tendances à cumuler synergétiquement les différences culturelles (bilinguisme, métissage artistique, interconnexion des principaux concepts philosophiques et scientifiques etc.).

S'intégrer ou se replier sur sa singularité, revendiquer le privilège d'appartenir au peuple élu, telle est la question constitutive du problème juif, la judéité comme existence problématique. Or cette question a valeur universelle, car, s'intégrer, à ne pas confondre avec «être assimilé», c'est le problème posé à tout immigré, a fortiori lorsque le repli vers la patrie d'origine est impossible. Malheur ou défi? Le repli sclérosant sur une tradition de plus en plus formaliste devient insupportable aux personnalités les plus lucides parce qu'elles perçoivent les dangers de la «ghettoïsation». L'intégration dérange tellement les particularismes, les régionalismes, les tribalismes et les nationalismes de toutes sortes, qu'on peut déjà soupçonner qu'elle met en jeu le rapport ultra-sensible du singulier à l'universel, qu'elle somme les Institutions de concrétiser le pacte républicain et enfin qu'elle met chacun face à sa responsabilité de se manifester face à autrui comme universel-et-singulier et, réciproquement, de reconnaître en l'autre le même désir.

Si le problème ainsi posé a quelque pertinence, c'est parce qu'il peut inciter à reconsidérer les conflits des cultures sous un angle plus large; mais dans le même temps, la mise au point précise des enjeux éthiques et culturels oblige à considérer chaque cas dans sa réalité sociale et historique.

Mon propos s'articule autour de trois questions:

I. Universalisme ou particularisme?

II. Pourquoi la Diaspora juive a-t-elle valeur paradigmatique? Ou bien quel est le paradoxe de la judéité? ou enfin comment peut-on être Juif?

III. Quel est l'enjeu de ces questions?

## 1. Universalisme ou particularisme=communautarisme?

### 1. La critique de l'universalisme abstrait dans les années soixante-dix

La Raison est totalitaire, voilà à peu près l'idée directrice de cette critique, dont je relèverai trois aspects:

- Cette Raison «occidentale» avance sous le masque des *Droits de l'homme* une politique de domination des autres cultures.

- La Raison, c'est toujours la raison d'Etat, et l'Etat c'est le Pouvoir (*Imperium*), qui écrase les puissances (*potentiae*) minoritaires, locales, particulières. Cette problématique ignore l'Etat de droit.

- L'hégémonie culturelle qui résulte *de facto* de l'hégémonie politico-économique tend vers la culture unique, c'est-à-dire l'homogénéité culturelle ou degré zéro de la culture: culture coca-cola, Mac Do et *tutti quanti*.

Critique qui se pensait subversive, mais de cette bonne subversion encore teintée de pieuses croyances utopistes. Version «soft» du communautarisme. Donc le remède s'imposait, il fallait exalter les différences, restaurer les minorités dans leurs valeurs culturelles, en finir avec l'acculturation: vivent les Indiens, les Inuits, les Touaregs! L'apologie des différences, en tant qu'elles se maintiennent comme différences affirmatives d'une identité, conduit naturellement à préconiser des solutions institutionnelles qui fixent le pluri-ethnisme dans le cadre de la loi. A chaque communauté ses valeurs, ses règles, ses us et coutumes. Comment ignorer qu'une telle conception séparatiste de la diversité fait le lit des idéologies identitaires «hard»; celles qui proclament qu'il est juste de préférer ses cousins à ses voisins et ses frères de race à ses cousins! Et vivent les Lorrains, les Provençaux et les Auvergnats! N'est-ce pas l'autre version de «*Black is beautiful*»? Je n'exagère pas et pour le prouver j'ai exhumé un texte de J. René Tréanton, l'une des nombreuses contributions à un hommage collectif à G. Friedmann, paru en 1973 chez Gallimard sous le titre: *Une nouvelle civilisation? L'article de Tréanton s'intitule: Labeur et incertitude d'une ethnogénèse.*

Pour résumer la thèse, Tréanton critique la politique d'intégration de la population noire, il serait plus juste de dire issue de l'esclavage, politique menée par les Libéraux américains

au nom des Droits de l'homme justement. Tréanton dénonce l'acculturation des noirs qui «ont réussi» à devenir des vrais américains: haine de soi, rejet de la négritude seraient leur lot. En fait il reprend les thèses les plus radicales des *Black Muslims* ou des *Black Panthers*. Son propos s'appuie sur les travaux de sociologues américains, il cite en particulier Nathan Caplan:

*«L'affirmation positive de l'identité raciale se rencontre non seulement chez les militants mais dans l'ensemble de la communauté noire.» The new ghetto man: a review of recent empirical studies, in The journal of social issues, 1970, numéro spécial sur la violence. Cité p138, in Hommage à G.Friedmann.*

Mais jusqu'où voulait-on en venir, jusqu'où la remise en question du principe du «*melting pot*» au profit de l'identité communautaire pouvait-elle aller? laissons la parole à Tréanton lui-même:

*«A défaut d'une impossible autonomie qu'empêche l'imbrication des noirs dans l'ensemble de la nation américaine, ne serait-il pas de la dignité et de l'intérêt des E.U qu'ils se départissent de leur suffisance institutionnelle et de leur juridisme pseudo égalitaire pour offrir aux Noirs les ancrages symboliques qu'appelle leur originalité ethnique? Par exemple un territoire comparable à ce qu'est la cité du Vatican pour les Catholiques, un représentant officiel, sorte de haut commissaire, ou mieux Vice-Président bis des E.U, des tribunaux mixtes, chaque fois que la prédominance blanche prête à suspicion. Les théoriciens de la «power equalization» ont depuis longtemps démontré que la recherche du consensus passe par la reconnaissance expresse des différences.» o.c p.150.*

## 2. La Diaspora juive et la valeur paradigmatique du paradoxe de la judéité ou: comment peut-on être juif?

### 1. Quelques éléments d'interprétation empruntés à l'Histoire Sainte, A.T

Selon l'étymologie diaspora signifie: la division, du grec *dia*; et l'éparpillement, la dispersion, du grec *sporadicus*, épars; toutefois l'idée de semence est aussi comprise dans ce terme. La Diaspora désigne l'ensemble des communautés juives hors de Palestine. Trois moments servent de repère:

- La dispersion a commencé au IXème siècle avant J.C.
- Elle s'accroît après la chute de Samarie (capitale du royaume d'Israël) en - 721,
- Elle fixe le destin juif avec l'exil à Babylone en - 587 et enfin avec la chute de Jérusalem en 70 de notre ère, ce que les Juifs appellent la seconde destruction du Temple.

Nous savons par l'*Ancien Testament* que le peuple hébreu, composé de nombreuses tribus, d'abord nomade, voué à l'errance, s'installa sur le territoire de Pharaon en Egypte, puis qu'il fut chassé d'Egypte; c'est ce que raconte le livre de l'*Exode*. De même savons-nous qu'il scella l'alliance avec YHVH, construisit le sanctuaire; mais ce peuple ne cessait de s'égarer

et d'oublier la loi, aussi YHWH donna-t-il à Josué l'ordre d'établir le peuple d'Israël dans le pays de Chanaan. Le Temple c'est l'Etat théocratique; Moïse avait conduit les tribus d'Israël jusqu'au seuil de la Terre promise, sans y pénétrer, mais Israël prend possession du territoire promis sous condition d'obéir à la loi. On sait ce qui advint: le royaume se divisa, Israël au Nord, Juda au Sud. Ainsi les Juifs ne restèrent pas fidèles à la loi; et à la fin du Livre des *Rois* se profile la destruction du Temple, la première destruction du Temple, la prise de Jérusalem par le roi de Babel (Nabuchodonosor le Chaldéen). Après la reconstruction du Temple (Livres d'*Esras et de Néhémie*), sous administration perse, la prise de Jérusalem par les Romains entraîna la deuxième destruction du Temple et cette fois la déterritorialisation qui dura presque deux millénaires.

*«Nos frères qui habitent au pays d'Israël seront tous dispersés et emmenés captifs loin de leur bon pays» A.T Livre de Tobie, 14.*

La revendication d'être le peuple élu de Dieu peut se comprendre comme une interprétation consolatrice de l'Alliance conclue par YHWH avec les fils d'Israël:

*«Je vous prendrai pour mon peuple et je serai votre Dieu» Exode 6,14.*

Or cette promesse vise à sortir les Hébreux de leur captivité. Les derniers Livres de l'A.T nous fournissent des renseignements précieux pour reconstituer les aspects significatifs de la captivité, laquelle a exercé une influence formative sur le judaïsme et est à l'origine de sa conception propre de la liberté comme libération. L'idée universelle selon laquelle les hommes "nés libres" et "pourtant partout dans les fers" sont poussés par un processus historique de libération y a sa source.

Les attitudes mentales qui apparaissent au sein d'un peuple séparé de sa terre natale et de son milieu culturel se développent selon un schème conforme aux lois de la dynamique sociale; en particulier une communauté ainsi isolée s'efforce de reconstituer tant bien que mal un simulacre de civilisation et de sa façon de vivre traditionnelle; tous les éléments de la culture prennent ainsi un sens symbolique. Cependant cet exercice permanent de la symbolisation et la pratique textuelle qui lui est consubstantielle prédispose les esprits à chercher toutes les analogies symboliques possibles avec les autres données culturelles.

## *2. Diaspora et déterritorialisation*

Avec une telle histoire sacralisée le peuple juif est la manifestation concrète et universelle de la dissémination comme destin le plus haut de toute culture. Il est remarquable que la division agit comme un principe dynamique de l'histoire des Hébreux, c'est pourquoi elle se reproduit toujours. De plus cette poussée inexorable de l'exil vers des territoires étrangers, est certes une malédiction, mais elle est didactique: Les Juifs punis pour n'avoir

pas compris la signification universelle de "peuple élu", pour l'avoir compris comme un privilège, sont répandus partout pour faire l'expérience de l'altérité et semer leurs principes dans des terrains inconnus qu'il leur faut s'approprier. A cet égard le concept de déterritorialisation peut conserver sa résonance deleuzienne, car il s'agit bien d'un transfert de forme au sein d'un nouveau système.

Il est impossible de montrer ce qui fait la différence de cette Diaspora avec d'autres, appelées ainsi par analogie: Roms, Palestiniens etc. L'essentiel est de montrer la dualité constitutive de ces «colonies» ou «communautés» dans leur rapport à la «terre d'asile». Comment un peuple sans territoire peut-il survivre? Une identité culturelle forte est nécessaire: d'abord et souvent une religion, toujours une langue mais associé à la pratique culturelle et à la tradition herméneutique religieuse. Pourquoi la seule différenciation ne suffit-elle pas à assurer une vie culturelle satisfaisante? Bien que la méfiance, l'exclusion et, souvent, la haine des populations autochtones, soit un facteur de renforcement du repli sur la tradition d'origine, on constate que la Diaspora vit d'autant mieux que ses différentes communautés réussissent à participer à la vie de leur patrie d'adoption; à condition qu'il y ait adoption et non ghettoïsation!

Si la survie n'est due qu'au repli frileux sur la tradition, l'existence personnelle est complètement suspendue à la norme collective, très contraignante. Si la vie se développe de façon complexe et différenciée relativement aux conditions particulières de la terre d'asile, la formation des individus capables de questionner leur identité culturelle entraîne une croissance du capital culturel de toute la population, allogène et endogène. Ce fut le cas par exemple aux Pays-bas au XVII<sup>ème</sup> siècle, en Andalousie et au Maghreb jusqu'aux environs du XIII<sup>ème</sup> siècle.

### 3. La haine du Juif, paradigme de la haine xénophobe

*«Si quelqu'un a été affecté par un autre, appartenant à une classe ou à une nation différente, d'une joie ou d'une tristesse qu'accompagne comme cause l'idée de cet autre sous le nom général de la classe ou de la nation, non seulement il aimera cet autre il l'aura en haine, mais aussi tous ceux de la même classe ou de la même nation.» Spinoza, Ethique III, p.46.*

Le philosophe d'origine juive, portugaise et marrane, né et vivant aux Pays-bas au milieu du XVII<sup>ème</sup> siècle, Baruch se renommant Benoît, Spinoza, sait de quoi il parle. Pour justifier son propos, qui se situe dans l'étude de l'origine et de la nature de nos affects, il renvoie à une démonstration, de la p. 16, concernant les mécanismes de l'imagination.

Par cela seul que nous imaginons qu'une chose a de la ressemblance avec un objet affectant habituellement l'âme de joie ou de tristesse, et bien que le trait par lequel cette chose ressemble à cet objet ne soit pas la cause efficiente de ces affects, nous aimerons

cependant cette chose ou nous l'aurons en haine. L'association automatique et inconsciente d'une image = i.1, en tant que trace mnésique, et d'un affect, positif ou négatif, permet ensuite le déplacement de i.1 vers i.2 par contiguïté ou ressemblance. Par exemple, si je pense à Simon en associant son visage à la qualité de Juif, si je l'appelle Simon le Juif, ou le Juif, tous les sentiments, bons ou mauvais que j'éprouve pour Simon, devenus labiles, peuvent se reporter indifféremment sur Jacob ou sur Moïse. Tous les Djamel, Fahrid et Mohammed se ressemblent, c'est bien connu! Le déplacement est catalysé par l'existence de fortes minorités diasporiques, solidement installées dans un pays où elles font des envieux, c'est alors qu'elles semblent vouées au rôle de bouc émissaire. Tous ces phénomènes sont bien connus; je voudrais insister sur l'ambivalence du sentiment pathologique provoqué par l'étranger apatride, en effet la figure de l'Autre se tient dans l'oscillation du désir entre l'amour et la haine, la fascination ou la simple curiosité qui bascule en haine «viscérale» dès que la différence de l'autre menace la certitude des préjugés culturels.

Les communautés issues de la Diaspora, dans la mesure où elles ne sont pas persécutées, voient s'affronter en leur sein les traditionalistes et les universalistes. Je pourrais développer davantage cette idée en m'inspirant de l'exemple des conflits au XVII<sup>ème</sup> siècle entre les juifs installés de longue date aux Pays-Bas et les nouveaux arrivés, dont de nombreux nouveaux convertis au Christianisme, les Marranes; ils arrivaient de la Péninsule ibérique après 1492, date du décret qui chassa les Juifs d'Espagne. L'existence même des marranes suffit à illustrer mon propos.

De cette communauté marrane hollandaise sont issus des hommes comme Juan de Prado, Uriel da Costa et Spinoza. Des hommes épris de liberté, nourris de cultures diverses et surtout des hommes refractaires à toutes les chapelles et à tous les totalitarismes.

#### *4. Un exemple de «juif errant» universel Shlomo Pinès*

Trois siècles après, le génocide perpétré par le nazisme et ses collaborateurs, la création de l'Etat d'Israël ont-ils profondément modifié les données du problème? Autrement dit la «question juive» a-t-elle été réglée? D'une part que vaut une solution qui crée un nouveau problème par la déterritorialisation d'un autre peuple? La Diaspora palestinienne résiste à ce genre de solution. D'autre part le génocide nazi a rendu encore plus manifeste l'universalité de la question juive, quelle nation oserait aujourd'hui marquer d'opprobre ses membres de confession juive? C'est donc un fait universellement admis, les Juifs qui l'ont souhaité ont retrouvé la Terre promise, les autres sont enfin devenus des citoyens à part entière. Mais a-t-on reconnu ce qui fait l'universalité de la question juive, c'est-à-dire l'interaction des différentes cultures? Peut-être peut-on entendre ce que dit à ce sujet, Shlomo Pines, dont les études ont renouvelé l'histoire de la pensée juive et musulmane et, plus généralement, l'histoire des religions. Ajoutons qu'il est ami de Léo-Strauss, Israélien, né en France de parents russes, et qu'il ne cesse de plaider pour cet héritage

multi-culturel, qui lui paraît menacé, particulièrement en Israël. Nul n'est prophète en son pays! Il écrivit, en 1956, dans le colloque sur les études juives, organisé par la revue *Universita*:

*«On peut soutenir qu'à une certaine période les Juifs se trouvant dans l'espace de la culture gréco-romaine, puis à une autre période, dans celui de la culture arabe, puis dans celui de la culture christiano-européenne. Si l'on prête attention à ces faits le concept de culture juive devient pour le moins problématique.*

*En général, une culture, en un certain moment de l'histoire, se crée par la combinaison de peuples différents, c'est-à-dire que la culture qui se forme à ce moment-là, n'est pas celle d'un seul peuple mais qu'elle est constituée par la dentelle compliquée des relations entre plusieurs peuples. Cette chose est vraie, tout au moins pour les cultures européennes et celles du Moyen-Orient. Or concernant les Juifs, par suite de la conscience de sa singularité ressentie par ce peuple, parce qu'il est «un peuple qui vit en solitaire» Nombres 23, 9, nous sommes confrontés à ce fait que, bien qu'ayant appartenu, à diverses périodes et d'une manière suffisamment claire, à certaines zones culturelles, tout se passe comme s'ils n'avaient pas intégré cette donnée à leur conscience. Même s'ils ont appartenu à une certaine période- du moins pour une certaine partie d'entre eux - à la culture gréco-romaine, ce fait n'a pas été conservé dans la conscience historique du peuple. Ce phénomène s'est répété à propos du rapport du peuple juif à la culture arabe comme de celui à la culture européenne dont les Juifs ont fait et continuent de faire partie.»*

Voilà une conscience aiguë de la **collaboration des cultures** ou, pourrait-on dire encore, de l'inter-culturalité, et une conception plus solidement fondée que le slogan un peu court du métissage culturel. S.Pines révèle l'impureté de toute culture et la fécondité de la collaboration des différentes cultures dans la dynamique culturelle mais il ne prône nullement un brassage ou un mixage anarchique des formes culturelles. On voit bien que la *World music*, pour prendre cet exemple de culture métisse trop inconsistante, ne correspond pas à ce qui se définit dans l'interrogation critique, quant à l'impureté constitutive d'une culture vivante; en effet, la continuité, et donc l'identité de chaque culture, demeure, y compris dans la dispersion.

La dispersion ne devient-elle pas un phénomène normal dans un système planétaire? Aussi ne pas confondre l'identité et la pureté paraît la condition nécessaire pour éviter l'antithétique réductrice qui oppose le fantasme de la pureté culturelle normalisatrice à l'incantation superficielle du «métissage» culturel. Sans doute n'est-ce pas un hasard si S.Pines interprète en philosophe l'histoire et la culture juives, car il s'affranchit du joug de la tradition religieuse, laquelle ne peut que prêcher la continuité la plus pure de la Bible à la pensée juive contemporaine en passant par les études talmudiques. C'est alors que l'intellectuel juif doit lutter pour ne pas coller à sa judéité et conquérir sa liberté de penser. Mais que la liberté soit conçue, non comme une donnée mais comme l'aspiration à la



libération, c'est précisément selon Pinès une idée de la liberté apportée à l'humanité par le peuple juif. Pinès a consacré de longs travaux à Maïmonide, le *Guide des Indécis* est l'un des sommets de la littérature médiévale. Si l'on veut comprendre ce livre, l'un des livres essentiels de la pensée juive, on doit, selon S.Pinès, savoir que le champ conceptuel est autant redevable à Al-Farabi, à Avicenne, à Averroes et aux penseurs du Kalam, qu'à la Bible! La leçon est claire: la culture juive est pluri-culturelle et multi-linguistique, elle exige l'étude approfondie de nombreuses autres cultures et langues. Tout simplement les intellectuels juifs, en tant que créateurs de théories et de formes, ont toujours désobéi à la loi et pris la liberté d'aller chercher où bon leur semblait leur nourriture terrestre. Jusqu'à quand dira-t-on que Woody Allen est un juif new-yorkais?

### 3. La barbarie c'est toujours la négation de la personne

#### 1. *Personne, personnalité, et Droits de l'Homme*

L'étymologie latine de personne, *persona* = masque, indique le rôle, d'où le caractère d'un personnage, puis la notion s'est chargée de valeur juridique et morale. Je n'entrerai pas dans les arcanes de la problématique chrétienne avec toute ses controverses sur la Trinité, la personne c'est le sujet singulier (*hypostasis*). Les deux sources paraissent se contredire, puisque le rôle peut changer, au contraire le principe spirituel garantit la permanence de la personne. Mais si l'on admet la distinction kantienne entre chose et personne, alors il appert que le caractère essentiel d'une personne c'est sa liberté; qu'est-ce à dire, sinon, la possibilité qu'elle a de se faire autre qu'elle n'est, de se transformer. Pour pouvoir participer à la société intellectuelle et morale des esprits, il faut une conscience de soi critique, mais comment peut-elle se manifester sans distance à soi, sans se «voir» jouer un rôle, sans pouvoir s'attribuer un autre rôle? Voyez l'inversion des rôles comme l'un des ressorts des comédies, le riche devient le pauvre et vice-versa.

La Déclaration universelle des Droits de l'homme, en reconnaissant comme premier droit la liberté des individus et leur droit égal à être reconnus comme tels, peut donc fonder une éthique concrète. La dignité des personnes passe par le droit à vivre une vie humaine, c'est-à-dire baignée d'une culture vivante, ample, pluriculturelle. Le droit des personnes est de se libérer du joug des cultures purifiées jusqu'à l'aseptie étouffante.

#### 2. *Ethique et étiquettes*

Arrêtons de classer les individus à partir de leur origine, cessons de leur coller une étiquette; qu'ils cessent eux-mêmes de se caricaturer avec le «look» ceci ou cela! C'est bon pour le sit-com, c'est une catastrophe pour la vie en commun!

Je conclurai, d'abord en citant un écrivain, Marc Petit, invité avec trente autres, par le journal *Le Monde* à écrire quelque chose «face à la haine» pour exorciser ce lieu des mauvaises passions sociales, «Où la folie rôde»:

*«D'abord cesser d'apporter de l'eau au moulin du tribalisme, de la réaction identitaire, lorsque nous nous prêtons au jeu médiatique qui attribue à chacun une étiquette en fonction de son origine ethnique, de son genre, de sa classe d'âge..Pourquoi s'intéresser au roman caraïbe, à l'art juif?..*

*Le statut de la personne qui les a produits ne nous importe guère..*

*L'arbre vivant se moque de ses racines. Il fait des fruits. La mise en avant systématique de la valeur d'identité, l'idolâtrie de l'origine, sont la négation même de l'idée de culture, du projet humaniste.».*

in supplément au *Monde*, 28 Mars 98

Enfin je citerai Primo Lévi, qui écrit dans *Si c'est un homme*:

*«Beaucoup d'entre nous, individus ou peuples sont à la merci de cette idée, consciente ou inconsciente, que «l'étranger c'est l'ennemi». Le plus souvent cette conviction sommeille dans les esprits, comme une infection latente; elle ne se manifeste que par des actes isolés, sans liens entre eux, elle ne fonde pas un système. Mais lorsque cela se produit, lorsque le dogme informulé est promu au rang de prémisse majeure d'un syllogisme, alors au bout de la chaîne logique, il y a le lager.».*